

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire =
Rivista storica svizzera

Band: 45 (1995)

Heft: 4

Buchbesprechung: Louise Weiss, l'Européenne

Autor: Saint-Ouen, François

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Paulhan et Lambrichs qui lui livrent des textes que Gallimard hésite à publier, Lindon dépoussière l'image de la maison et va asseoir progressivement l'autonomie littéraire de celle-ci. La revue *Critique* sera dans ce contexte un élément-clé dans la constitution d'une image de marque prestigieuse tant sur le plan national qu'international, les arrivées de Beckett (lancé par Minuit en 1951) et de Robbe-Grillet achevant de conférer à la «petite étoile» de Minuit son rayonnement.

Entre les politiques de Grasset – vendre le plus grand nombre d'ouvrages – et celle de Gallimard – où, grossièrement dit, *Détective* finance la *Nouvelle Revue Française* –, Lindon développe une troisième voie orientée vers le «grand public de qualité». A la mise au point de ce nouveau modèle éditorial se superpose le maintien d'une tradition de rupture. En ce sens, la prise de position contre la torture en Algérie – les Editions de Minuit éditant notamment *La question* de Henri Alleg – s'inscrit dans le droit fil de celui de la Résistance. Cependant, les «auteurs Minuit» traduisent un nouveau type d'insoumission qui se démarque de la définition sartrienne de l'écrivain engagé: prônant la dissociation de la littérature et de la politique, ils incarnent un nouveau type d'engagement désormais indépendant de leur œuvre.

On le voit, loin de se circonscrire à une analyse détaillée d'une maison d'édition, avec la litanie de ses auteurs et de ses productions, l'approche d'Anne Simonin se situe délibérément dans une perspective d'«histoire globale» convoquant aussi bien pour sa démonstration les dimensions économiques et sociales que littéraires et culturelles. Résistant au piège de la fascination que représente un tel sujet et un tel corpus, elle a su intégrer ces multiples approches avec l'apport de sources externes (correspondances, Fonds Paulhan, Archives Gallimard) tout en donnant souvent la parole à de nombreux témoins survivants. On ne peut que souhaiter découvrir bientôt la suite de cette histoire dont le sommaire comprendrait, entre autres, l'institutionnalisation du Nouveau Roman et l'élargissement vers les sciences sociales.

François Vallotton, Berne

Louise Weiss, l'Européenne. Lausanne, Centre de recherches européennes / Fondation Jean Monnet pour l'Europe, 1994, 593 p.

A première vue, l'histoire de la construction européenne, comme l'histoire tout court, est jalonnée de figures masculines. Or, on se rend mieux compte maintenant du degré d'occultation que recèle cette approche traditionnelle. Nombreuses furent en effet – et sont encore – les femmes qui vouèrent leur existence à la cause de la paix, et sans lesquelles l'Europe ne serait pas entièrement ce qu'elle est aujourd'hui. L'une des récentes livraisons des fameux «cahiers rouges», dont Henri Rieben est le maître d'œuvre, est consacrée précisément à l'une des plus illustres de ces femmes: Louise Weiss.

Riche en iconographie et fac-similés (dans la tradition de la collection), l'ouvrage l'est aussi en témoignages – précieux – de collaborateurs et d'intimes de la grande Européenne, disparue en 1983 (un court recueil de témoignages avait déjà paru dans la même collection en 1989). Une large place est faite à la généalogie de sa famille, qui est un fragment d'Europe à elle seule (l'Alsace du côté de son père; juifs d'Alsace, de Bade, de Bohême, de Saxe, de Bavière, de Franconie, d'Autriche, etc. du côté de sa mère).

Par ailleurs, l'ouvrage montre bien comment l'itinéraire de Louise Weiss (née en 1893) est inséparable de la prise de conscience directe des ravages de la guerre en

1914–18 (elle est infirmière au front) et des efforts – hélas vains – de ceux qui se battirent pour la paix durant les années 20 et 30. Plusieurs contributions substantielles évoquent la Société des Nations, les efforts de Briand, de Stresemann et de quelques autres, et ceux de Louise Weiss dans l’aventure de *L’Europe nouvelle* (hebdomadaire qu’elle crée dès janvier 1918) et de la «Nouvelle Ecole pour la Paix», lieu de réflexion qu’elle anime sur la montée des périls et les moyens d’y faire face. On connaît Louise Weiss «suffragette» durant ces années, on la connaît moins dans son activité de conférencière et de cinéaste durant les décennies suivantes, pendant lesquelles elle sillonne le monde: l’ouvrage nous propose plusieurs contributions intéressantes sur cette facette du personnage.

Juin 1979: Louise Weiss est élue députée européenne au suffrage universel direct. Elle a 86 ans. Doyenne d’âge, elle présidera la session d’ouverture du Parlement européen (le 17 juillet), durant laquelle elle prononcera un discours resté célèbre. Ce discours, où, du haut de son expérience, Louise Weiss rappelle les valeurs essentielles qui fondent la civilisation européenne, est reproduit intégralement. Il achève de donner à ce livre un caractère indispensable pour ceux qui veulent comprendre l’Europe en comprenant mieux ceux qui se sont battus pour elle.

François Saint Ouen, Genève

Der politische Totenkult. Kriegerdenkmäler in der Moderne. Hg. von Reinhart Koselleck und Michael Jeismann. München, Fink, 1994. 440 S., Abb. (Bild und Text 1994).

«Der Tod macht alle gleich» sagt ein Sprichwort, doch sobald man ihrer in einem Denkmal gedenkt, werden sie zu Helden oder Opfern, Siegern oder Besiegten. Die Denkmäler, ihre Motive und Symbole, die alljährlich durchgeführten Zeremonien waren und sind meist politisch motiviert. Quer durch die Zeiten und Länder zeigen sich trotz Unterschieden etliche Gemeinsamkeiten. Auch wenn ein Historiker, Soziologe oder Kunsthistoriker die Monumente oder ihr Umfeld betrachtet, erscheint die gemeinsame Signatur der Totenkulte.

In einer ersten Gruppe von vier Aufsätzen werden in Längsschnitten Überblicke über Kriegerdenkmäler in Europa gegeben. Jeismann/Westheider stellen fest, dass die Monumente und Kulte des 19. Jahrhunderts im national geeinten Frankreich eine breitere Spannweite an Motiven und Deutungen aufweisen als in Deutschland, wo sie vor allem ein Mittel nationaler Identitätsfindung waren. Der lokalhistorische Beitrag von Kruse/Kruse zur Stadt Bielefeld legt das Schwergewicht auf die Veränderungen: sei es die Art der Denkmäler, seien es die Stifter und ihre Absichten oder die Trägergruppen der praktizierten Kulte. Österreich nimmt eine Sonderstellung ein, weil seine Denkmäler etwa ein halbes Jahrhundert später als in Deutschland und Frankreich errichtet wurden und dort vorwiegend der Feldherren und nicht der Soldaten gedacht wurde (Matsche-von Wicht). Die seit 1815 von Kriegen verschonte Schweiz hat trotzdem Denkmäler errichtet, die den wenigen Opfern gedenken. Nach Kreis bieten sich dafür drei Erklärungen an: ein Imitationsbedürfnis gegenüber den Nachbarn, ein Kontinuitätsbedürfnis, das sich mit dem anthropologischen Grundbedürfnis der Wertpflege verbindet.

Die zweite Gruppe bietet sechs Fallstudien an: Preussen nach 1848 (Hettling), die Schlachtfelder von Metz (Maas), kunstgeschichtliche Betrachtungen zu Rodins «Ehernem Zeitalter» (Schmoll), das Leipziger Völkerschlachtdenkmal als sakraler